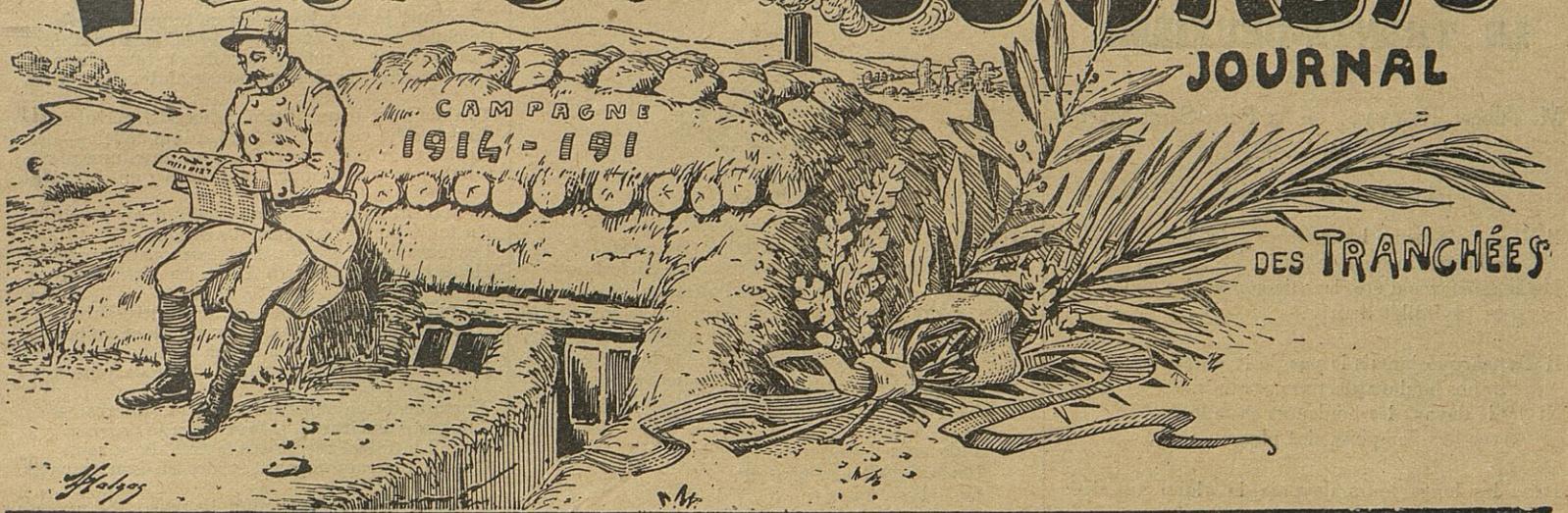


L'ÉCHO DES GOURBIS

JOURNAL



N° 31
NOVEMBRE 1917

ABONNEMENTS
FRANCE (Un an)..... 5 fr.
ÉTRANGER (Un an)..... 10 fr.

S'adresser à
L'ÉCHO DES GOURBIS
SECTEUR : 5

Le Numéro
10 Centimes

Directeur Général : PIERRE CALEL.

Directeur Artistique : FRANC MALZAC.

Directeur Administratif : JEAN CAZES.

FRÈRES DE SANG

Nous avons entendu parler, avant la guerre, d'un usage qui existe paraît-il chez certains peuples et en particulier dans certaines colonies françaises. Il s'agit de ce qu'on appelle les *Frères de Sang*.

Quand deux êtres veulent se vouer une amitié absolument dévouée et inébranlable, il se livrent à la petite et symbolique cérémonie suivante : Chacun se fait une petite coupure, généralement au poignet ou au bras, fait couler quelques gouttes de sang qu'il mêle au sang de l'autre et les voilà tous les deux désormais *frères de sang* pour toujours, c'est-à-dire qu'ils se devront et donneront affection et aide mutuelles en toutes circonstances, qu'ils seront unis indissolublement par ce pacte sacré, qu'ils seront l'un à l'autre, à la vie, à la mort.

Les soldats et anciens soldats du front des nations alliées devraient adopter cet usage de fraternité sacrée. Déjà l'essentiel de la cérémonie est faite puisqu'ils ont mêlé si souvent leur sang (et non pas seulement quelques gouttes) sur tant de champs de bataille.

Chaque soldat prendrait dans chaque nation alliée un *frère de sang* qui aurait été comme lui à la bataille et à la gloire, et ce serait une fraternité solide, dévouée et sacrée qui ferait encore plus forte l'union des combattants, (l'unité d'affection sur l'unité de front) et qui après la guerre maintiendrait étroitement les relations fraternelles, la communauté de pensée et de volonté commencée dans cette guerre.

Pendant la guerre, chacun pourrait s'écrire, échanger ses impressions avec les autres membres de cette petite fa-

mille du front il devrait s'intéresser aussi aux familles de ses frères de sang et, même, leur venir en aide, en cas de mort ou de grave blessure du chef, s'il peut le faire.

Après la guerre, si cette œuvre était généralisée, les résultats pourraient être féconds et de toute première importance. Nous pourrions mieux nous renseigner, les uns et les autres, sur ce que sont nos divers pays, nous dire en quoi et comment nous pouvons faire des échanges commerciaux, etc... et nous serions certains d'être dirigés en cela par des guides sûrs et dévoués.

Mais déjà le résultat acquis tout d'abord, qui serait de se mieux connaître et de créer une véritable alliance individuelle des soldats du front serait important. C'est pourquoi nous nous mettons bien volontiers à la disposition des soldats du front, français et alliés, qui, adoptant notre idée, nous demanderaient des adresses de *frères de sang* de nos divers pays. Nous avons déjà autour de nous un assez grand nombre de soldats français qui sont prêts à accueillir de tout cœur leur nouvelle Grande Famille de la guerre : leurs *frères de sang*.

LÉGION D'HONNEUR

Notre directeur artistique le capitaine Franc MALZAC, vient par arrêté ministériel, d'être décoré de la Légion d'honneur à la date du 1^{er} octobre 1917.

Nos lecteurs se rappellent que notre directeur administratif, le capitaine Jean CAZES, a été décoré aussi de la Légion d'honneur le 4 mai 1916.

AU 222° R. I. T.

LÉGION D'HONNEUR

Extrait du Journal Officiel du 9 octobre 1917 :

Le Président du Conseil, Ministre de la Guerre,

Vu le décret du 13 août 1914

Arrête :

Article unique. — Sont inscrits au tableau spécial de la Légion d'honneur à compter du 1^{er} octobre 1917, les militaires dont les noms suivent :

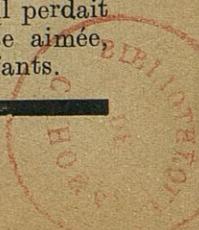
POUR CHEVALIER
Infanterie

GAUTIER (CHARLES-ERNEST) chef de bataillon (territorial) au 2^e bataillon du 222^e régiment territorial d'infanterie.

CONDOLÉANCES

Nous avons le vif regret d'apprendre la mort de *Mme Vve M. Stern*, la mère de *M. Jean Stern* qui est un des amis les plus dévoués de notre *Echo des Gourbis*.

Nous présentons nos condoléances les plus émues à *M. Jean Stern* si douloureusement frappé pendant cette guerre puisqu'il y a peu de temps encore, il perdait en *Mme Jean Stern* une épouse aimée, et la mère de ses tout jeunes enfants.



CAUSERIE

Le nouveau médecin-chef du 131^e territorial a fait aux braves du vieux régiment quercynois une causerie que nous sommes heureux de publier. Il nous a promis de nous envoyer bientôt le récit détaillé de ses deux séjours de prisonnier de guerre en Allemagne. Dès que nous aurons ce récit nous le ferons connaître à nos lecteurs.

Mes chers Camarades,

Il n'y a que vingt jours que je suis venu parmi vous, et, malgré quelques tournées dans les secteurs que vous occupez je n'ai pu vous rencontrer tous, encore moins causer avec vous. Malgré cela, j'ai vu déjà, en approchant quelques uns d'entre vous, que nous n'étions pas des inconnus et que nous nous comprenions. C'est qu'en vous, j'ai retrouvé les chers camarades avec qui j'ai vécu sur d'autres points du grand Front et dont le sort m'a éloigné. Vous êtes les mêmes hommes, vous apportez à votre rude et belle tâche la même énergie, le même courage. Je vous trouve plus grands encore, vous les vieux soldats de France avec votre sourire un peu plus sévère et vos cheveux qui déjà blanchissent. La page d'histoire que vous écrivez depuis trois ans, de votre sang, de votre peine, de votre misère glorieuse, vous en serez bien fiers plus tard et bien émus quand vous comprendrez mieux les résultats de vos efforts.

Vous grognez souvent, vous trouvez que c'est long ; vous pestez contre la pluie et la boue et le froid, contre les rats, les puces et les poux, contre le cuisot qui a raté sa soupe, contre la perne trop longue à venir, et, bien un peu aussi, contre le major qui ne vous évacue pas. Vous grognez mais quand le soir venu, vous veillez aux tranchées, pensant à vos parents, à vos femmes, aux enfants, non, vous ne grognez plus, vous veillez, vous gardez le Pays.

Vous voyez, chers camarades que je vous connais bien. Je vous admire aussi et c'est pour diminuer un peu la peine de vos âmes que je viens causer avec vous aujourd'hui.

Pour supporter la vie, surtout en ces temps difficiles, il faut comparer son existence à celle des autres. Lorsque vous êtes au petit poste, l'œil aux aguets, l'oreille tendue au moindre bruit dans la nuit noire, vous vous dites : « Je serais mieux aux cases. Quand vous êtes aux cases à chanter « La Madelon » vous enviez confusément les infirmiers du château de X... les secrétaires d'état-major de M... vous jalousez ceux qui derrière voient des trottoirs, des magasins, des jupes courtes. Et s'il vous est venu parfois à l'idée de penser aux prisonniers de guerre, vous vous êtes dit : « Ma foi, ils sont à l'abri, ils ne sont pas à plaindre. » Certains d'entre vous ont des frères, des parents, des amis qui depuis de longs mois vivent cette vie-là. Les nouvelles qu'ils en reçoivent sont rares et confuses. Ils ne se plaignent pas. Comment le feraient-ils ? La lettre ne serait pas transmise et une punition viendrait aggraver leurs souffrances.

On ne comprend bien que ce que l'on voit et, parce que vous patagez dans les marais et les boyaux fangeux, vous croyez qu'il n'est point dans la guerre, de sort plus cruel. Vous n'avez jamais réfléchi beaucoup au sort des prisonniers parce que vous ne les avez pas vus. Eh bien ! nous allons faire ensemble si vous le voulez bien un petit tour aux prisons d'Allemagne.

Et après un exposé rapide de son départ à la mobilisation au 6^e tirailleurs algériens, avec lequel il participe comme médecin de bataillon aux batailles de Charleroi, de Guise, de la Marne et de l'Aisne, de sa première captivité à Magdebourg, de son retour en France au 76^e d'infanterie en Argonne et à Vauquois, de son séjour au 2^e régiment d'artillerie lourde à la Haute-Chevauchée et à l'offensive de Champagne de 1915, puis au 258^e R. I. à Verdun, de sa deuxième captivité en Saxe, et enfin de son retour à Marseille où il passe quelques mois, le docteur ajoute :

Après les rudes heures que j'avais vécues, j'aurais pu y rester sans rougir. Nous avons des

malades et des blessés à soigner à l'intérieur aussi. Mais l'heure est à l'exemple. J'ai passé un mois et demi dans une ambulance. Depuis vingt jours, on m'a fait le grand honneur de me replacer près de vous.

Vous me connaissez maintenant et vous vous représentez déjà les souffrances que j'ai supportées, moi aussi, qui suis presque de vos classes, 39 ans, territorial comme vous. Je vais vous dire notre vie de captifs, nos souffrances physiques, nos douleurs morales.

Dans un récit coloré, fait d'anecdotes vécues, le docteur décrit l'existence des prisonniers de guerre, officiers et soldats. Et quand il a fini, il convie ses camarades pépères à un examen de conscience :

Vous avez entendu mon récit écourté, abrégé. Toutes ces souffrances physiques ne sont rien à côté de ce qu'ont enduré des soldats dans les mines, dans les camps de représailles, soumis aux pires tortures. On ne peut les nier. Des sous-officiers, des soldats, que j'ai vus m'ont montré des photos qui enlèvent tous les doutes. Admettons même encore que la nourriture immonde, que les mauvais traitements et les travaux de forçats puissent être supportés, admettons que certains prisonniers aient eu dans les campagnes un régime meilleur ; imaginez même contre toute vraisemblance qu'on les ait logés dans des châteaux où ils se promèneraient dans des jardins mais où ils seraient gardés par des sentinelles ennemies. N'y a-t-il pas des oiseaux qui meurent dans des cages superbes quand ils ont perdu la Liberté ?

Et je vous rapporte ici, mon fidèle témoignage : A part la nourriture qui était ignoble et insuffisante, je n'ai pas été maltraité en 1915 comme en 1914, mais j'y suis resté sept mois qui m'ont paru des siècles. Songez qu'il en est là-bas qui y sont depuis 37 mois maintenant et imaginez si vous le pouvez, le martyr qu'ils endurent. Songez à l'état d'âme de ces malheureux qui sont restés, comme moi-même la première fois, près de deux mois sans pouvoir donner de nouvelles aux leurs, songez à la lenteur des correspondances échangées avec les êtres qui vous sont chers ; songez qu'il faut un mois au moins dans les camps privilégiés pour avoir une réponse à la pensée qu'on a écrite aux siens ; songez aux malheureux qui apprennent là-bas la maladie, la mort du vieux père, de la vieille mère, de l'enfant. Songez aux martyrs qui sur la terre étrangère, loin de la gloire des combats meurent des accidents de mines de la tuberculose, du typhus, dans les camps de Cassel où tant de mes camarades sont tombés en disputant à la mort de pauvres soldats prisonniers. Songez à la misère qui étirent tant des

nôtres là-bas et songez par dessus tout maintenant à leur âme.

Qu'ont-ils eux pour tenir jusqu'au bout ? Ils n'attendent pas le jus ni la bonne tambouille du cuisot, ni le pinard, ni la relève ; ils n'attendent pas de permission. Ils s'efforcent de se représenter le sourire de la femme, le rire joyeux de l'enfant ; ils ont du mal à le retrouver, tout cela est si loin ! Ils attendent pourtant depuis trois ans eux aussi, et malgré leurs peines affreuses, j'ai trouvé presque toujours leur moral très haut : ils attendent résignés, pleins d'espoir !

Il en est d'autres aussi qui depuis trois ans attendent et espèrent. Vous les voyez revenir par la Suisse ces temps-ci, en longs convois d'enfants, de femmes, de vieillards misérables. Découvrez-vous, soldats, ce sont vos frères de la France envahie, ce sont les Belges, glorieux martyrs, enfants d'un petit pays, la plus grande des Nations. Ceux-ci et ceux-là, je les ai vus là-bas, par deux fois pendant qu'on m'emmenait captif ! Je les ai vus sur les ruines de leurs demeures. Tristes, ils nous regardaient passer et, d'un geste affectueux, ils nous disaient bonjour. Et je ne sais pas d'impression plus angoissantes au cours de cette guerre que cette vision douloureuse des nôtres sous le joug.

J'appréhendais ce contact, car s'il me venait au cœur une grande compassion, il y montait aussi une honte instinctive. Si ces vieillards meurent de privations, si ces femmes ont subi des outrages, c'est notre faute à nous les mâles qui n'avons pas su les défendre. Tendons nos énergies et nos volontés et qu'ils ne nous reprochent pas au moins de n'avoir pas fait tout pour les délivrer. Ils nous attendent pleins de confiance !

Et nous, ici, nous oserions hésiter à attendre ? Mais ils se joindraient à nos morts, à nos mutilés, ces envahis, ces prisonniers pour nous reprocher notre faiblesse, car ceux qui se sont rendus sans résistance sont bien peu nombreux et s'il en est parmi eux, combien ils sont punis aujourd'hui de leur lâcheté.

Si je me connaissais un ennemi sur la terre, autre que le Boche bien entendu, je n'oserais jamais lui souhaiter ce que j'ai souffert moralement en Allemagne. Et je n'y suis resté que neuf mois ! Mais, voyez-vous, mes chers amis, d'y avoir vu les tristesses que j'ai vues, d'y avoir vu pleurer des hommes qui devaient être souriants et calmes dans la bataille, d'y avoir cherché moi aussi, dans un effort de la mémoire qui défaille les traits des êtres chers, l'expression de leurs regards et le son de leurs voix, d'y avoir entendu tous les jours cette langue barbare, d'y avoir vu flotter à chaque fête, les *Trois Couleurs* qui n'étaient pas les nôtres, ah ! si vous saviez combien souvent j'ai eu la nostalgie des jours les plus angoissants que j'ai vécus aux tranchées et où, après le rude coup de chien, on avait de la joie au cœur de s'en être sorti et de la fierté à l'âme d'avoir vécu de telles heures. Ah ! je m'étais promis aux longues heures d'insomnie passées en Allemagne de ne plus jamais me plaindre de mon sort.

Me voici revenu et je grogne avec vous. L'homme est ainsi fait et le Français surtout. Il rouspète toujours, mais il marche toujours !

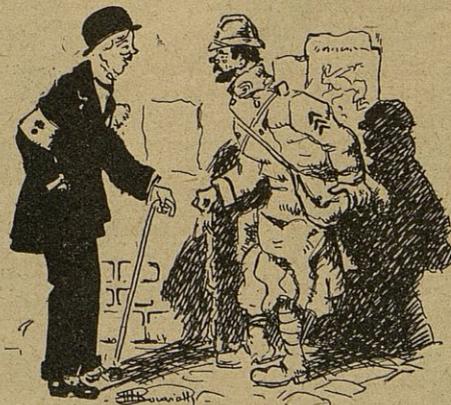
Réfléchissez ce soir à ce que je vous ai dit. Et dites-vous bien qu'il en est là-bas de plus à plaindre que vous-mêmes.

J'irai vous dire bonjour parfois à la tranchée, mes chers soldats, me retremper à votre bel exemple car moi aussi j'ai mes faiblesses et moi aussi j'aimerais mieux parfois serrer de près la taille de Madelon que de la chanter. Je souhaite seulement que vous m'ayiez compris et vous m'aurez bien payé, mes chers camarades, si entourés par les Boches, dans la nuit noire, vous leur résistez avec calme et ardeur. Pensez aux prisonniers de guerre et ne vous rendez pas.

Et, pour terminer, puisque votre sourire m'a fait voir tout à l'heure que vous ne m'en vouliez pas de rester à X... et afin que je puisse y dormir tranquille, promettez-moi, mes amis, que vous ne laisserez pas les Boches venir m'y chercher pour la troisième fois.

LE PHILOSOPHE

Dessiné au Front, par Maurice BOUVIOLLE, 9^e tirailleurs.



— Maintenant, je n'en reçois plus ; j'en fabrique.

NOS COLONIAUX

Dessinés au Front pour L'ÉCHO DES GOURBIS, par Lucien JONAS



10-11-1917

Kon
Ba

APRÈS LEUR MORT

ROGER ALLIER

Nos lecteurs n'ont sûrement pas oublié l'idée touchante de la veuve du capitaine Joseph Finet du 50^e B. C. P. qui, a voulu laisser aux soldats de son mari, le souvenir vivant de la pensée de leur chef et à fait imprimer, pour eux, sur quatre petites pages, des extraits de lettres du vaillant officier tombé glorieusement au champ d'honneur.

Il semble que, d'instinct, les familles généralisent cet hommage particulièrement émouvant rendu à leurs grands morts.

Nous voulons signaler aujourd'hui un livre qui, sous le titre ROGER ALLIER, raconte la vie exemplaire et la fin héroïque d'un jeune officier de chasseurs alpins et qui est inspiré de la même tendresse et du même devoir que les quatre petites pages offertes par Mme Finet aux anciens chasseurs de son mari.

Il s'agit, cette fois, d'un volume de plus de 300 pages,

La couverture, sous le titre ROGER ALLIER, reproduit ce passage de l'Évangile : « *Il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime.* » et indique à qui est destinée la publication : POUR SA FAMILLE ET POUR SES AMIS.

A l'intérieur, une feuille séparée explique l'envoi du volume ainsi :

FÉDÉRATION FRANÇAISE DES ÉTUDIANTS CHRÉTIENS.

Nous vous adressons le volume « Roger Allier » suivant la demande que vous avez bien voulu nous faire. Nous vous l'envoyons de la part de M. et Mme Raoul Allier. Ils tiennent à rappeler qu'ils ne le destinaient nullement au grand public. Mais ils vous seront très reconnaissants si, par le livre qu'ils vous confient et, grâce à l'usage que vous en ferez, leur fils peut encore servir le pays pour lequel il a donné sa vie.

Le secrétariat de la Fédération
14, rue de Trévis, Paris. »

A la première page du livre est un portrait en pied de Roger Allier dans son uniforme de sous-lieutenant du 11^e bataillon alpin où il a fait son service actif. On voit un beau gas solidement campé. On reconnaît le robuste et souple alpiniste, rompu aux ascensions les plus rudes et les plus dangereuses. La figure est franche, décidée, noble, vive et sympathique. Le béret à cor de chasse est crânement porté sur l'oreille ; le sac lourd de l'alpin ne semble peser guère sur ces jeunes épaules.

Nous lisons en feuilletant plus loin qu'il a déjà été donné gracieusement plus de 6000 exemplaires de ce volume. Une courte préface dit les intentions qui ont guidé la famille de Roger Allier dans la publication des pages qui suivent : « Ce livre n'est que pour des parents et des amis. Un être cher a péri. Ceux qui l'ont connu et aimé continuent de

l'aimer et veulent le connaître un peu mieux. Ils mettent en commun leurs souvenirs. Ils relisent ensemble de vieilles lettres. Les indifférents peuvent trouver un peu longue cette promenade parmi des reliques ; mais ceux qui l'accomplissent avec une piété douloureuse n'ont qu'un regret : C'est de ne pas la faire durer plus longtemps. La correspondance qu'ils feuilletent avec émotion est très considérable ; ils n'en citent qu'une faible partie et ils sont parfois tentés de se demander pourquoi ils n'en ont pas reproduit davantage...

Argentières, le 25 septembre 1916,

Les parents qui ont composé ce reliquaire sont vivement sollicités, depuis plusieurs mois, de ne pas le garder pour eux : « Vous n'avez pas le droit, leur dit-on, d'empêcher celui qui a disparu de servir encore ». Ils consentent, après bien des hésitations, à céder à cet appel. Ne pouvant se résoudre à mettre ce livre en librairie, ils l'offrent à quiconque veut connaître celui qu'ils ont perdu et devenir comme ils l'espèrent, un de ses amis.

Paris, le 23 février 1917,

Et on lit le livre. On est pris, tout de suite, dans une atmosphère saine, de jeunesse, de franchise, de vigueur, de bonne santé morale. Toute la vie de Roger Allier est contée dans ses lettres et dans les commentaires précis des faits et des pensées qu'un père, peut-être, a écrits presque à chaque page.

Nous voyons l'enfance et l'adolescence, le séjour au quartier latin, le voyage en Ecosse de Roger Allier : toute sa vie et toute son âme jusqu'à son départ pour les chasseurs alpins où il va commencer son service militaire.

Pendant cette première période de l'existence de Roger Allier se révèle une nature curieuse, un esprit remarquable et un grand cœur. Il s'intéresse à toute la vie, à tous les devoirs religieux, à tous les problèmes sociaux. Surtout, il est un être d'action, de devoir et de bonté. Il sait aimer et se faire aimer. Il se fait une haute idée de sa responsabilité sociale. Celui qui n'est encore presque qu'un enfant, qui a les regards, les rires de l'enfance, a la gravité de l'âge mûr en toutes les choses sérieuses. Il sait au milieu de toute sa modestie prévoir, organiser, décider, entraîner. Il est déjà un chef. C'est aussi un enthousiaste et un savant ; comme c'est un observateur et un poète. Il décrit avec les plus saisissantes couleurs en mots simples et vrais la vie et les paysages d'Ecosse.

Voici maintenant ses années de chasseur alpin à Albertville, à Grenoble, à Annecy.

L'enfant est devenu un homme et l'homme est devenu un soldat, puis un chef, et quel soldat et quel chef ! Infatigable, ardent, fier de son uniforme, de ses fatigues, de ses camarades et de ses chefs. Il devient parmi des soldats d'élite un soldat d'élite entre tous. Ah ! les belles descriptions qu'il fait des montagnes et des glaciers, des ascensions redoutables, des courses en skis, des

aspects prodigieux que le soleil, la neige, la tourmente, donnent à ces cimes ignorées et voisines du ciel, d'où il semble qu'avec le monde on domine la vie.

Maintenant après le court répit de sa libération, et ses regrets de jeune sous-lieutenant du 11^e bataillon de chasseurs alpins qui a la nostalgie de la montagne, c'est la guerre.

Si un jour on veut comprendre comment la France a pu être sauvée, comment a pu être accompli ce qu'on a appelé *le miracle*, il faudra en chercher et en trouver l'explication, surtout dans la vie d'êtres tels que Roger Allier. On verra la hauteur morale, la vigueur, l'intelligence de ces chefs qui dans les circonstances les plus défavorables ont arrêté l'ennemi victorieux et de toutes leurs forces ont sauvé le pays.

Il faut lire les pages où le jeune alpin, maintenant sous-lieutenant, commandant une section de mitrailleuses du 51^e bataillon de chasseurs, prépare, organise son unité. Il n'oublie aucun détail. Il sait qu'il est comptable de la vie de ses hommes et il fait tout ce qu'il doit faire.

Enfin il est en pleine bataille avec ses alpins ; il est à Saint-Dié dont il organise la défense. Il fait et il fait faire à ses hommes des prodiges d'héroïsme et, atrocement blessé, ayant lutté jusqu'au bout, il tombe.

Il est ramassé par les Boches. Les Boches, comme il est prouvé par ce qui en est dit dans le livre que nous venons de lire, et, comme il sera prouvé avec plus de précision encore plus tard, l'ont assassiné.

Ils ont broyé la tête de ce brave déjà atrocement blessé et ils ont accompli ce forfait pendant un voyage où ils transportaient Roger Allier dans une de leurs ambulances de l'arrière pour mieux le soigner, affirmaient-ils.

C'est donc une infamie de plus que les Boches ont ajoutée à tant de leurs infamies.

Le lieutenant Roger Allier que l'on peut justement appeler un saint de la guerre avait 24 ans.

La lecture de ses lettres et de sa vie est un bel et puissant exemple où l'on voit dans toute sa grandeur morale, ce Français, que les Boches n'ont jamais su même soupçonner.

Il faut remercier la famille de Roger Allier du don généreux qu'elle fait en continuant par-delà la tombe, la pensée, l'influence, l'œuvre entière de son glorieux enfant. C'est de tout cœur en effet, que nous lui disons merci.

Comme nous achevions la lecture du livre de Roger Allier nous avons rencontré un sergent et des soldats du 51^e bataillon de chasseurs, des soldats de son bataillon. Ils se préparaient à aller le soir même à l'attaque d'une importante position.

Cette rencontre en un pareil moment, nous a paru être, près de nous, comme un peu de la présence même de Roger Allier.



CEUX QUI ONT VU

HISTOIRE DE LA GUERRE
PAR LES COMBATTANTS

Paul GINISTY et le capitaine Maurice GAGNEUR
(1 vol. Garnier frères, éditeurs 6, rue des Saints-Pères,
Paris).

L'épisode qui suit, conté par un soldat qui ne pouvait plus le situer exactement dut se passer à Puisieux qui fut pris et repris. Il a été confirmé par le maire de ce village, très éprouvé, pendant la bataille de l'Oureq, par les alternatives de l'occupation des Français et des Allemands.

LA VIEILLE

(Récit d'un caporal de chasseurs à pied, blessé.
Hôpital Tenon. Décembre 1914).

— Mon plus émouvant souvenir de la bataille de l'Oureq ?... attendez.... Je pourrais vous dire qu'il se rattache au moment où j'ai vu, pour la première fois, un camarade tomber à côté de moi... Mais depuis ce temps là, j'ai été éclaboussé du sang de tant d'autres qu'il a bien fallu s'habituer à la brusque interruption, pour une raison majeure, d'une conversation commencée avec un voisin. Mon plus émouvant souvenir ? Eh bien, il ne représente pas de la mort, mais de la vie, de la vie persistante.

On se battait depuis le 6 septembre. Des villages étaient enlevés par nous, repris par les Allemands, que nous chassions de nouveau. Les obus pleuvaient, les maisons brûlaient, s'effondraient. On ne conquerrait plus que des ruines.

Après avoir perdu beaucoup de monde, nous nous emparâmes d'un de ces villages. Était-ce Tracy, était-ce Puisieux, était-ce un autre ? En ce qui concerne son nom, ma mémoire est un peu brouillée, mais ce que je me rappelle bien, c'est une étrange surprise, alors.

Nous nous avançons parmi les décombres en enjambant des cadavres prussiens... Je revois une grande ferme qui achevait de se consumer. C'avait dû être l'enfer, que ce malheureux pays ! Tout était affreusement ravagé. Devant la porte d'une autre ferme, une charrette était encore chargée de malles, de paquets, d'un tas de choses : les habitants en s'en allant précipitamment, n'avaient pas eu le temps de l'emporter et les Allemands, pris en ennuie par nos batteries, n'avaient pas eu non plus le temps de fouiller là-dedans.

Le moment n'était pas beaucoup aux réflexions car il y avait encore un coup de collier à donner, et un rude ! Mais cette dévastation serrait le cœur. Nulle part elle ne m'était apparue plus tragique.

Et voici que soudain dans ce désert une ombre apparaît... Une vieille femme sort d'une cave, ayant dû se frayer un passage parmi des monceaux de pierres écroulées, et elle nous dit, d'une voix tranquille :

— Eh bien, les enfants, c'est-y pour de bon que vous revenez, cette fois ?

Je vous avoue que j'eus un saisissement. C'était si inattendu, cette rencontre, cette question faite avec calme, posément, comme par simple curiosité ! Quand le village avait été évacué, cette vieille n'avait pas voulu suivre les autres : elle était restée et, terrée dans son coin, elle avait laissé passer l'ouragan de fer et de feu. Elle ne donnait aucun signe de trouble. Elle demandait seulement « si c'était fini... » Sa mince silhouette m'est demeurée devant les yeux, et il me semble que j'entends encore le son de sa voix frêle mais qui n'avait pas le moindre tremblement.

Je ne suis pas un rêveur... L'idée m'est venue cependant, que cette ancienne, impassible au milieu d'une telle tourmente, c'était quelque chose comme la vieille âme de France, résistante à tout ce qui l'assaille... On n'avait pas le loisir de longues conversations, comme vous pensez ; on ne s'arrêtait pas ; on allait de l'avant. Mais j'ai plus d'une fois pensé à cette bonne femme, surgie des ruines, qui nous saluait en pleine bataille...

POUR LIRE AU FRONT

LE PARLEMENT ET LA GUERRE

Sous ce titre et le sous-titre : *Une Œuvre clairvoyante de Défense nationale*, la Maison française d'Art et d'Édition, 16, rue de l'Odéon, Paris, publie un volume où M. M.-C. POINSOT a réuni de nombreux documents, précédés d'une belle lettre-préface de M. Paul DESCHANEL, président de la Chambre.

Ces documents prétendent répondre à la question : notre Parlement est-il ou n'est-il pas coupable d'imprévoyance dans notre préparation militaire ?

C'est comme on voit une assez grave question. Nous avons d'ailleurs, pour notre part, autre chose à faire que de la résoudre. Mais on n'en trouvera pas moins dans ces pages extraites surtout de documents officiels, des arguments de haute valeur et, comme le dit l'Éditeur, des sources indispensables à toute discussion sérieuse, des renseignements précis sans lesquels tout jugement est empreint de légèreté.

* *

Les Établissements d'artillerie belge pendant la guerre

(BERGER-LEVRAULT, éditeur à Nancy.)

A lire au front surtout, par les spécialistes car ce livre du commandant Willy BRETON, de l'Armée belge, est précieux pour ceux qui veulent savoir en ses détails techniques et professionnels tout l'admirable effort fait par un peuple héroïque qui sait mourir, mais qui veut vivre.

En deux ans au milieu des difficultés formidables que l'on imagine, de vastes cités industrielles ont été créées par la Belgique en France et en Angleterre. Tout était à organiser complètement et a été organisé vite et bien.

Cette œuvre est présentée dans une magistrale préface d'Emile VANDERVELDE, le célèbre Ministre d'État, et de belles photographies accompagnent le texte dont ils rendent plus vivantes encore les explications. On a déjà écrit qu'à ce point de vue le beau livre du commandant Willy BRETON est une révélation.

Ajoutons que cette belle publication a paru chez Berger-Levrault, le grand éditeur de Nancy, qui a déjà publié tant de livres capitaux sur la grande guerre et qu'elle a été imprimée par les soins, et sous la direction de Joseph Van Melle, l'éditeur belge bien connu, lequel ayant quitté son pays natal s'efforce avec un soin pieux de faire paraître le plus grand nombre possible de livres sur la Belgique et sur ses vaillants soldats. M. Joseph Van Melle a deux frères qui combattent aux premières lignes du front belge. Lui-même consacre ses forces et son activité à la patrie meurtrie pour que soit conservé le plus et le mieux possible le souvenir des exploits, des douleurs et de la vaillance de nos Alliés. C'est une noble mission qu'accomplit M. J. Van Melle. Tous les Belges et tous les Alliés doivent lui en être reconnaissants.

Rodrigue as-tu du cœur ?

Il s'appelle Le Gall, Jean. Il a 32 ans. C'est un beau gas breton solide et bien découpé, père de quatre enfants. Il est de Callac près de Guingamp.

Son père Claude Le Gall a été prisonnier des Boches en 1870, pris avec l'armée de Sedan. Il a gardé aux Boches une solide rancune bretonne d'une certaine gifle qui lui fut octroyée dans les conditions suivantes :

Tout le pauvre troupeau de nos pères malheureux avait été parqué. On les alignait, on les comptait avant de les diriger sur l'Allemagne. Un soldat boche donne en allemand l'ordre à Claude Le Gall de se mettre dans le rang. Le Gall qui ne comprend rien à ce jargon ne bronche pas. L'autre vocifère devant le Breton impassible et qui le regarde comme il regarderait un tronc d'arbre. Enfin, arrive un sous-officier boche qui donne à Le Gall le même ordre mais en français cette fois. Or, les choses se compliquent de ce que notre Breton ne comprenait pas plus le français que le boche. Il ne parlait et ne comprenait que la langue de son armorique natale, en vertu de quoi il ne bronche pas plus après cet ordre qu'après le précédent.

Et c'est alors que se passa l'événement. Le Boche administra à Le Gall une gifle de brute à démolir la tête d'un autre qu'un Breton.

Or, le 27 août 1914, Jean Le Gall, fils de Claude Le Gall et alors, soldat au 248^e d'infanterie montait à l'assaut avec son régiment. Au premier Boche qu'il vit devant lui, il se précipita baïonnette en avant puis, tout d'un coup, jetant son fusil, il saisit au collet le soldat ennemi et lui administra une série de gifles à faire crever de jalousie tous les sous-offis de toutes les Bochies.

L'Allemand ahuri de cette singulière attaque à main désarmée gueulait des *kamarades* à fendre l'âme, tandis que Jean Le Gall lui expliquait d'une voix aussi retentissante que ses gifles :

« C'est de la part du vieux père, salut !... »

Un moment après, le Boche était un des nombreux prisonniers de la journée. Le Gall, ayant repris son fusil rejoignait ses camarades en avant, vers les autres Boches.

C'est ainsi que Jean Le Gall vengea son père et acquitta une vieille dette de famille.

Et cela s'est passé tout près de Sedan à 8 ou 10 kilomètres de l'endroit où Claude Le Gall avait reçu la sienne

Les surprises de la guerre

Entre poilus.

— Ma femme est mobilisée à la gare du quai d'Orsay.

— Qu'est-ce qu'elle fait ?

— Elle est *homme* de peine.

LA SCIENCE CHRÉTIENNE

Les Américains nous envoient des soldats, du matériel, des munitions, des approvisionnements de toutes sortes. Il semble qu'ils nous envoient aussi des missionnaires.

Depuis quelques temps nous recevons des paquets de brochures, fort bien éditées d'ailleurs, et adressées aux chefs de section, particulièrement (par quel choix curieux ?) aux adjudants.

Dans les derniers envois il y avait une dizaine de brochures dont voici quelques titres : *Prière et Guérison, Le Consolateur Promis, Une Religion de Progrès, Mary Baker Eddy, son But et son Œuvre, Christian Science c'est l'Evangile du Royaume, Christian Science Son Avantage à l'Humanité.*

Ces petites brochures imprimées et copyrightées à Boston, portent la date de 1915 ou 1916 ; le texte est en Anglais sur une feuille et en Français sur la feuille voisine. La couverture porte la mention *French.*

Il faut croire que la *Science Chrétienne* qui fait ces envois dispose de formidables capitaux si elle répand dans tout le monde et même seulement dans chaque régiment de l'Armée Française tant et de si belles brochures.

Quoiqu'il en soit tout ceci est fait pour nous initier sinon à une religion nouvelle, du moins à une nouvelle manière de comprendre la religion, affirment ses adeptes, lesquels prétendent avoir conquis à leurs doctrines une partie du Monde depuis une cinquantaine d'années que leur théorie a été découverte par Mary Baker Eddy dont l'enseignement nous a paru se résumer ainsi :

Les vérités religieuses se démontrent scientifiquement ; mais par la science spirituelle et non pas par la science matérielle laquelle s'appuie sur les sens qui sont trompeurs, de telle sorte qu'une science ayant cette base, est la chose la plus changeante et la plus incertaine du monde, comme il est prouvé par les transformations incessantes des théories scientifiques matérialistes.

La science, la seule science et toute la science est la religion, son savant est le Christ et son livre est la Bible. Mais il faut savoir lire, comprendre, et appliquer les principes du Christ, c'est ce qu'à prétendu avoir fait Mary Baker Eddy en créant la *Science Chrétienne.*

Le résultat de ces études et de cette compréhension un peu semblable à une révélation, c'est que l'on peut à l'exemple même du Christ, supprimer le mal, la douleur, le malheur et la maladie car il ne faut pas oublier que le Christ et même ses disciples furent des guérisseurs et des thérapeutes et qu'en guérissant les âmes ils guérissaient aussi effectivement les corps.

Voilà à peu près ce que nous avons compris des brochures qui nous ont été envoyées.

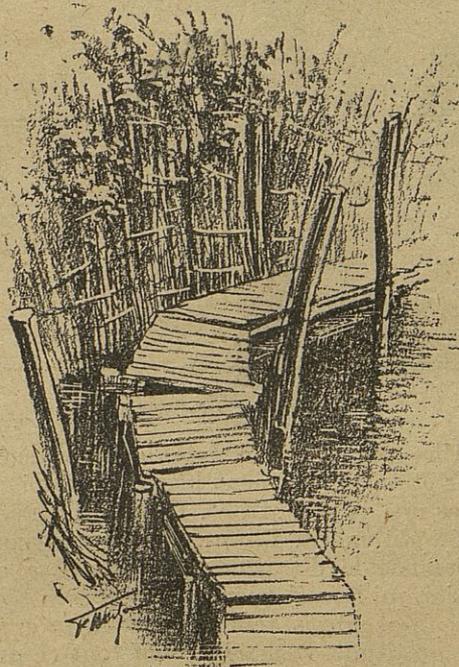
En les lisant nous pensions par moments à certains passages de Dickens.

Ces brochures nous ont appris que les scientifiques chrétiens, qui ont un salon de lecture libre au 194, de la rue de Rivoli, en plein Paris, ont aussi de nombreux journaux et de nombreuses revues presque tous fondés par Mary Baker Eddy.

Quoiqu'il en soit si la science chrétienne guérit le malheur, les maladies et peut-être les blessures, elle ne manquera pas, hélas, dans notre temps et dans notre pays, d'occasions d'exercer sa bienfaisance.

Il convient toutefois d'accueillir avec déférence, pensons-nous à première vue, ces manifestations de gens qui nous étonnent, mais qui paraissent sincères et bons.

LE CAILLEBOTIS



Dessiné au Front, par Franc MALZAC.

Aux Journalistes Professionnels

Henri Pozzi le sympathique et dévoué fondateur-président de l'*Association des journalistes professionnels mobilisés*, dont nous avons parlé dans notre dernier numéro, nous prie de compléter notre petit article par les renseignements suivants :

1° Les *poilus* ne payent que facultativement les droits d'entrée et cotisations.

2° L'*Association des journalistes professionnels mobilisés* est assez riche cependant déjà pour pouvoir offrir, afin d'égayer leur permission, 50 FRANCS à chacun de ses membres permissionnaires de 10 jours qui lui manifesteront le désir de toucher cette petite somme.

3° L'association compte déjà plus de 300 membres et elle en comptera 500 en fin d'année si les choses vont toujours du même train.

Nos camarades journalistes mobilisés voient donc qu'ils ont tout intérêt (et même un petit capital) à faire partie de cette belle association professionnelle, fondée par un des nôtres Henri Pozzi, R. A. T. et engagé volontaire qui agit en vrai camarade et en vrai poilu.

Échos et Nouvelles du Front

Nos Érudits

Le colonel ayant mis au rapport d'étudier les moyens de préserver contre les chocs les marmites norvégiennes qu'on venait de recevoir, un poilu était en train d'en entourer une d'osier lorsqu'un capitaine avisant ce vannier improvisé lui demanda ce qu'il faisait là.

« Je fais un panier pour la marmite Mérovingienne », répondit l'autre.

Notre capitaine en resta si nous osons dire comme plusieurs ronds de flan. Il ne se serait jamais douté que les descendants de Mérovée étaient pour quelque chose dans l'invention de cet appareil culinaire. Cela prouve d'ailleurs en leur faveur. Il s'intéressaient à l'ordinaire de leurs troupes.

Les motifs graves

R... soldat 2^e cl., 2 jours de consigne ordre du caporal G... :

« Au moment du réveil, tout droit sur son lit et en chemise a dit a ce gradé : « Caporal, je vous parie deux sous que vous ne devinerez pas ce que je tiens à la main. »

C..., caporal, 4 jours de consigne ordre du sergent B... :

« A forcé ce sous-officier à lui faire trois injections et n'a obéi qu'à la quatrième. »

Le Cœur de l'Alsace

Jacques T... habitait avant la guerre Strasbourg où son père avait une importante situation. Dès la déclaration de la guerre tous les deux ont gagné la Suisse, après de longues étapes en Allemagne pour dépister les soupçons. Ils abandonnaient en Alsace une magnifique maison qu'ils avaient fait construire et une partie de leur fortune.

Une fois à Berne le père dit à son fils, âgé de quinze ans :

— Tu vas préparer ton baccalauréat et nous irons à Lyon où tu passeras ton examen.

— Comment le pourrai-je, ayant jusqu'ici fait toutes mes études en allemand ?

— Ça ne me regarde pas. Avant de t'engager dans l'armée française, comme tu le veux tant, il me faut ton *bachot* !

Le petit ne trouva plus rien à répondre et réussit au point qu'il est maintenant aspirant officier à Fontainebleau, d'où il sortira en novembre pour retourner une seconde fois au front en pleine mêlée. Et c'est bien le plus charmant et le plus heureux petit soldat de France.

Nous dédions ce récit qui nous a été fait par une cousine même du jeune aspirant à ceux qui veulent savoir ce que les *vrais* Alsaciens sont capables de faire pour redevenir Français.



La belle route

Sur une route de la Champagne ou de l'Argonne, très en vue de l'ennemi, on a mis quelques kilomètres de toiles camouflées.

D'habitude les choses de ce genre sont bariolées de coups de pinceau multicolores jetés à la je t'en fiche. Mais sur celles dont nous parlons, par une attention délicate, et une louable connaissance du cœur des poilus, le peintre a figuré des fleurs, des pipes, des barriques d'où coule à flots un pinard généreux, et surtout de jolies têtes de femmes qu'on s'imagine nos marraines ou nos fiancées et qui ont un œil !...

Ça c'est bien. Bravo le peintre ! Voilà de bons camouflets. La route est belle ainsi, toute bordée de rêves, devant quoi défilent les soldats de France. C'est un autre spectacle que de regarder le barbelé.

Leurs promesses

Un grand personnage boche prisonnier et très gravement blessé était soigné dans une ville du front. Il fut si bien soigné qu'il guérit. Dans sa teutonne reconnaissance le dit personnage proposa au major qui l'avait guéri :

« Je voudrais tellement vous prouver ma gratitude. Demandez-moi tout ce que vous voudrez et si je peux le faire, je le ferai. Et ne vous gênez pas je suis très riche. Que désirez-vous ?... »

Le major répondit simplement :

« Épargnez nos hôpitaux. »

On sait comment les Boches ont accédé à ce vœu de simple humanité, pourtant.

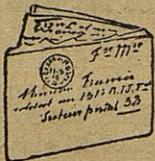
Nous guérissons leurs soldats, ils achèvent les nôtres.

Il n'est pas prouvé que nous avons tort d'agir ainsi.

QUELQUES MOTS DU POILU

EN ENVOYANT L'ÉCHO DES GOURBIS A SA FAMILLE ET A SES AMIS

Sur le front, le 1917



.....

.....

.....

.....

Signature :

Les Gourbis dialoguent

Près d'une ville du front il y a des gourbis qui s'intitulent de formidables calembredaines, l'un d'eux avertit : *Y a des pieds jaloux.*

Trois autres conversent ensemble par les belles lettres qui sont inscrites sur leur portes.

L'un dit :

« Quo vadis ? »

L'autre répond :

« Ça me suffit. »

A quoi le dernier réplique :

« En attendant mieux. »

CHANSONS

ET

MONOLOGUES de POILUS

A HAUDAINVILLE

Air : Belleville-Ménilmontant.

I

En revenant de la tranchée
Ceux qui n'étaient pas amochés
Se sont amenés bien tranquilles
A Haudainville

II

On est logé, c'est pas banal
Dans les péniches du canal
Serrés comm' des sardin' à l'huile
A Haudainville.

III

En arrivant tous les poteaux
Qui reléquaient ces grands bateaux
Se faisaient déjà de la bile
A Haudainville.

IV

On avait fait courir le bruit
Qu'en péniche on partait cett' nuit
Pour Saloniqu' c'était la tuile
A Haudainville.

V

Les uns disaient, ça c'est brutal
Les Boch' ont posé dans l' canal
Des min' flottant's à projectiles
A Haudainville.

VI

Comm' les poissons on est heureux,
Car on boit d' la flotte autant qu'eux
L' pinard est inconnu en ville
A Haudainville.

VII

Les épiciers sont de sortie
Et tous les bistros sont partis
On est là comm' des imbéciles
A Haudainville.

VIII

Dans la pénich' quand on s'endort,
On est aussi bien que dehors,
Quoiq' les totos nous horripilent
A Haudainville.

IX

Ils sont coquins, ils sont voyous,
Ils soulèvent mêm' les tas de cailloux
Qui ornent notre domicile
A Haudainville.

X

Et quand on vient rire un bon coup,
On va r'garder passer l' coucou
Et les camion's automobiles
A Haudainville.

L. NOHCIP.
Caporal, 222^e d'infanterie.



L'Imprimeur-Gérant : JEAN CAZES.

Imprimerie spéciale de L'Écho des Gourbis. — 26.538